Robert WIŚNIEWSKI, *The Beginnings of the Cult of Relics*

New York, Oxford University Press, 2018, 249 p.

Anne Wagner

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/58272>
DOI : 10.4000/assr.58272
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2020
Pagination : 318-319
ISBN : 978-2-7132-2826-1
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Anne Wagner, « Robert WIŚNIEWSKI, *The Beginnings of the Cult of Relics* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 192 | octobre-décembre 2020, mis en ligne le 31 décembre 2020, consulté le 24 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/58272> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.58272>

Ce document a été généré automatiquement le 24 janvier 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

Robert WIŚNIEWSKI, *The Beginnings of the Cult of Relics*

New York, Oxford University Press, 2018, 249 p.

Anne Wagner

RÉFÉRENCE

Robert WIŚNIEWSKI, *The Beginnings of the Cult of Relics*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2018, 249 p.

- 1 L'ouvrage concerne les premiers temps du culte des reliques en Occident et insiste sur l'évolution et la complexité du processus, ainsi que sur la variété des pratiques qui peuvent être locales ou s'étendre à tout l'Empire romain, mais ne doivent pas être réduites à une opposition Est/Ouest. L'auteur fait le point avec érudition et subtilité sur les dernières recherches, sur les aspects matériels d'un culte qui manifeste l'action de Dieu sur terre et sur l'élément clé qu'est la conquête des lieux dans le monde chrétien.
- 2 La préhistoire du culte remonte à la Bible (2 Rois, 13.20-1) quand les ossements d'Élisée ressuscitent un mort, dans les Évangiles (Marc 5.25-34) quand l'hémorroïsse touche le vêtement de Jésus et est guérie et quand les linges de saint Paul font des miracles (Actes 19.12). Surtout, aux premiers temps chrétiens, les ossements du martyr Polycarpe sont recueillis et vénérés ; cependant les corps saints restent dans leur tombeau. Au IV^e siècle de l'ère chrétienne eut lieu une révolution, le passage d'une répulsion envers le corps mort à la vénération, qui se constate dès 384 dans la relation du pèlerinage d'Égérie (p. 22), laquelle visite plusieurs tombes de martyrs.
- 3 Au milieu du IV^e siècle, on assiste au transfert de corps saints – comme ceux d'André et de Luc à Constantinople. En parallèle, la multiplication des actes d'hostilité et de vandalisme envers les *martyria* prouve leur importance symbolique. Cependant le transfert de ces reliques ne semble pas entraîner de miracles. Il faut attendre Hilaire de Poitiers vers 360 pour la première attestation du pouvoir des reliques de vaincre les démons et de chasser les maladies (p. 32). Saint Jérôme atteste de la présence dans les

martyria de démoniaques « qui hurlent comme des loups, rugissent comme des lions, sifflent comme des serpents » (p. 36). Les cures à proprement parler sont plus tardives – et plus discrètes : ainsi la guérison d'un aveugle relatée par Ambroise ; la présence d'ex-voto mentionnée par Théodoret de Cyr montre qu'on attend des cures miraculeuses. On peut lier cela au développement monumental des *martyria*, lieu d'accueil pour les pauvres et les malades ; les démoniaques y sont sans doute à demeure – d'ailleurs on attend d'eux quelques travaux d'entretien. Ces attestations concernent l'est de l'Empire, toutefois en 390 le saint évêque Victrice de Rouen parle des miracles accomplis par les corps saints en Italie, dont il espère qu'ils se produiront aussi dans sa cité. C'est souvent une translation des reliques qui fait démarrer le culte, ainsi celle de saint Étienne dont les miracles sont relatés par Augustin ; mais parfois, comme pour saint Jean à Éphèse, il semble que le phénomène déclenchant soit la présence d'un vaste lieu de culte. On a ainsi les trois éléments indispensables : la scène, les acteurs et le public. Les reliques jouent un rôle dans les processus divinatoires, par exemple dans le cas des tirages au sort de réponses ou d'interrogation des démons qui possèdent les énergumènes et sont forcés de répondre par la puissance des saints.

- 4 Les reliques ont un rôle défensif : en 402 Paulin de Nole attend la protection de Félix ; c'est sans doute une idée assez neuve puisqu'en 407 Jérôme attribue la protection de Toulouse à l'évêque Exupère et non aux reliques de Sernin. Il semble que les empereurs aient attendu le soutien militaire des saints dès la fin du IV^e siècle – et la prise de Rome en 410 malgré la présence de reliques éminentes reflète la déception des attentes de la population. Cela rappelle le rôle des statues protectrices des cités antiques, notamment le palladium, conservé à Rome dans le temple de Vesta. Mais le lien entre la protection et les reliques n'est pas explicite : les empereurs qui demandent l'aide des saints n'emportent aucune relique avec eux sur le champ de bataille. Le saint est un « patron » et comme tel un défenseur. La lettre de Jésus à Abgar conservée à Édesse n'est pas attestée comme protectrice avant la fin du IV^e siècle.
- 5 L'inhumation *ad sanctos* est de même attestée de façon certaine dans la seconde moitié du IV^e siècle et concerne essentiellement d'abord des défunts tenus pour mériter d'être enterrés en compagnie des saints ; Mélanie la jeune se fait enterrer avec des reliques (p. 94). Mais il faut noter que l'inhumation *ad sanctos*, largement attestée en Italie, est difficile à cerner, et l'on enterre aussi dans les baptistères où il n'y a pas de reliques et auprès de personnalités comme Hélène, une des motivations pouvant être de garantir l'inviolabilité de la tombe. Il reste que, malgré les réticences de saint Augustin, Grégoire de Nysse dépose les corps de ses parents près des reliques des 40 martyrs de Sébaste pour obtenir leur intercession (p. 96). Encore faut-il trouver les reliques ; le schéma narratif est toujours le même : une vision qui en révèle l'emplacement, l'élévation par l'évêque et les miracles qui s'ensuivent et en prouvent l'authenticité, contre les critiques des sceptiques. Le premier exemple est celui des reliques de Gervais et Protas découvertes par Ambroise en 386, ce qui renforça son poids politique ; le cas le plus frappant est la découverte des reliques d'Étienne en 415, qui conforta la position de l'évêque de Jérusalem.
- 6 À la fin du IV^e siècle, les chrétiens recherchent le contact avec les reliques : cela devient un besoin qui surpasse la répulsion antique envers le corps mort. Cependant, toucher les ossements saints reste exceptionnel – peut-être le jour de la fête du saint, pour quelques privilégiés. Certains reliquaires conservés ont une serrure. Le contact est sans doute en général indirect, c'est le cas des *brandea* (étoffes placées auprès de reliques).

Malgré le contrôle ecclésiastique, certaines reliques restent privées et sont parfois portées, dans un médaillon par exemple. Il ne semble pas qu'on puisse voir facilement les reliques, même exhumées et placées dans un reliquaire. On peut les voir après l'invention – celles de Gervais et Protas sont présentées à la foule par Ambroise : « à ma gauche et ma droite... ces gages de victoire présentés au monde » (p. 135), qui est aussi une façon de démontrer leur authenticité. Au VI^e siècle pourtant, l'accès aux reliques semble un peu plus facile, ainsi à Émèse la tête de Jean Baptiste est placée dans un vase de verre, sans doute aussi pour prouver son authenticité. La loi romaine interdit en effet de déterrer les corps et de les démembrer. Certains reliquaires antiques contiennent néanmoins des fragments d'os ; mais, par exemple, les 40 martyrs de Sébaste ont été brûlés et ainsi leurs cendres peuvent être divisées. Lors du prélèvement du corps d'Étienne il reste dans la tombe des cendres et, probablement, quelques petits os (p. 170). Ambroise donne du sang qui était dans la tombe de Gervais et Protas. La demande augmente et les premières attestations (autres que les têtes des martyrs décapités) de fragments de corps (des doigts) apparaissent au VI^e siècle et, semble-t-il, d'abord en Syrie.

- 7 Ce nouveau culte, qui se développe donc très vite, entraîne des critiques, des réactions de dégoût d'intellectuels païens comme l'empereur Julien – il ressemble à de la sorcellerie, entraîne la violation des tombes, la pollution de la cité dans laquelle on dépose des morts –, quoique la plupart soient placés *extra-muros* et que certains « morts illustres » aient pu être inhumés dans la cité : ainsi Trajan à Rome. Certains chrétiens aussi, tel Vigilance de Calagurris, sont hostiles à la foi aux reliques et à la vie ascétique – dont Paulin, Ambroise, Vigilance et Martin sont les représentants. Vigilance tient pour idolâtre la vénération de ces objets matériels, car les âmes des saints sont au ciel. Cela pose une question à laquelle Augustin ne trouve pas de réponse : comment les saints interviennent-ils dans les affaires des hommes ? Grégoire de Nysse pense que le lien entre l'âme et le corps subsiste après la mort.
- 8 L'ouvrage fait le point sur les origines du culte et surtout sur son contexte sociopolitique ; il met en lumière la diversité des situations et la demande de plus en plus pressante d'avoir un contact avec les saints, donc par leur intermédiaire avec Dieu d'où provient leur capacité à accomplir des miracles – dont l'auteur souligne de façon très intéressante que l'origine en est la confrontation eschatologique de Dieu et du diable. Ce bilan est donc une référence bienvenue et agréable à lire sur les conditions de l'essor du culte des reliques, qui est un des traits majeurs du christianisme médiéval.